

BULLETIN CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

Arabskij anonim XI veka. Izdanie teksta, perevod, vvedenie i izučenie pamjatnika i kommentarii P. A. Grjazneviča. Akademija Nauk SSSR — Institut Vostokovedenija. Pamjatniki literatury narodov Vostoka. Teksty. Bolšaja serija, t. VI. Izdatelstvo vostočnoj literatury (*Anonyme arabe du XI^e siècle.* Edition du texte, traduction, introduction, analyse du monument et commentaire par P. A. Grjaznevič. Académie des Sciences de l'URSS — Institut Orientaliste. Monuments de la littérature des peuples d'Orient. Textes. Grande série, t. VI) In 4^o, 220 + XI + ۱۳۴ pp. Moscou, 1960.

La collection de manuscrits arabes de l'ancien Institut Orientaliste — actuellement l'Institut des Peuples d'Asie — de l'Académie des Sciences de l'URSS est en possession du manuscrit, unique en son genre, d'une oeuvre historique d'un auteur inconnu du début du XI^e siècle, traitant de l'histoire des califes à partir d'Omar ibn al-Ḥattāb jusqu'au déclin du règne de la dynastie des Omayyades, ainsi que les débuts de la dynastie des Abbassides et les fastes du mouvement abbasside des années quarante du VIII^e siècle. Cette oeuvre se trouve conservée comme manuscrit de forme incomplète. Il y manque des parties liminaires, portant sur l'histoire de Muḥammad et du califat d'Abū Bakr. Le titre de l'oeuvre n'est pas connu. En s'y référant, l'éditeur emploie la périphrase „Anonyme Arabe du XI^e siècle“ — et c'est ce terme-là qui est en usage dans la littérature soviétique, depuis 30 ans.

Le manuscrit provient de Boukhara et a été trouvé dans les collections de Leningrad, en 1915 déjà. Mais ce n'est qu'en 1932 qu'il a été découvert de nouveau dans les collections de l'Institut Orientaliste par l'arabisant russe V. I. Beljaev, qui a fait paraître sa description et sa caractéristique dans la revue „Trudy Instituta Vostokovedenija AN SSSR“ (t. II, p. I—XVII). A présent, le jeune arabisant de Leningrad P. A. Grjaznevič vient de mettre au point la publication de la plus intéressante et originale partie de „l'Anonyme“, qui contient le commencement de l'histoire des Abbassides (f^o 235b—294a).

L'ouvrage est composé de deux parties à pagination distincte, dont la deuxième contient l'édition fac-similaire du texte arabe de la partie respective de „l'Anonyme“ (pp. ۱—۱۲۲), accompagnée de notes critiques (pp. III—XI) ainsi que de trois index: des noms de personnes, le topographique et l'ethnique (pp. ۱۲۰—۱۳۴).

Le contenu de la première partie de l'ouvrage de P. A. Grjaznevič est plus complexe. A part la traduction russe du texte arabe présenté en fac-similé (pp. 67—140), un ample commentaire philologique et historique et une riche bibliographie de la matière (pp. 213—221); cette partie renferme des chapitres de valeur (1—5, pp. 11—64), où l'éditeur discute, d'une manière à la fois concise et limpide, les questions aussi importantes pour la connaissance de „l'Anonyme“ comme le problème de l'auteur de cette oeuvre, de la méthode historique y appliquée par lui, du titre et du temps de la naissance de l'oeuvre, de sa valeur en tant que source historique, et donne enfin la description du manuscrit, notamment au point de vue paléographique.

Il ressort des investigations de P. A. Grjaznevič que l'auteur de „l'Anonyme“ descendait d'un certain Waṭṭāb, un Perse de la localité Abrūz (aujourd'hui Kašan) dans la province Ispahān, qui vécut au VII^e siècle de n. è., tout d'abord esclave, ensuite le *mawlā* d'al-Abbās, ancêtre de la dynastie des Abbassides. L'auteur fut probablement un *kātib*, vivant au tournant des X^e et XI^e siècles. La teneur de l'oeuvre le présente adhérent des Abbassides, dont il défend les droits contre les Alides. S'appuyant partiellement sur les développements de V. I. Beljaev, l'éditeur date la rédaction de „l'Anonyme“ aux années 408—410 de l'hégire, c'est à dire aux années 1017—1020 de n. è. Originellement l'oeuvre embrassait deux volumes, dont ne subsistent dans leur forme actuelle que quatre gros fragments. Son caractère est celui d'une compilation; reposant, pour l'essentiel, sur *Ta'riḥ ar-rusul wa'l-mulūk* d'aṭ-Tabarī, sur *Taǧārib al-umam* d'Ibn Miskawayh et sur *Kitāb al-Ma'ārif* d'Ibn Kutayba, l'auteur mit toutefois à profit, bien que dans une moindre mesure, une série d'autres sources arabes encore, parfois peu connues, ou pas connues du tout, comme par exemple la chronique du fameux mathématicien et géographe du XI^e siècle Muḥammad ibn Mūsā al-Ḥwārizmī.

En examinant la valeur de „l'Anonyme“ comme source, Grjaznevič en arrive à la conclusion que ce n'est que la partie finale de l'oeuvre, consacrée au déclin de la dynastie des Omayyades et aux débuts de la dynastie des Abbassides, qui en principe est originale et contient un nombre notable de renseignements, par ailleurs inconnus jusque là. Ainsi s'explique la circonstance que la publication de Grjaznevič se soit bornée à cette partie-ci du manuscrit seulement, en laissant à l'écart et inédit tout le reste — lequel, sur la foi de l'éditeur, comporte lui-aussi maintes informations nouvelles.

L'étude du manuscrit de „l'Anonyme“ a amené P. A. Grjaznevič à la déduction, qu'il ne s'agit dans l'occurrence nullement d'un autographe de l'auteur, mais bien d'une copie, assez ancienne quand même. Il a réussi également à établir par la voie d'une minutieuse analyse paléographique l'âge de cette copie, qu'il range dans la seconde moitié du XIII^e siècle de n. è. Le manuscrit, fait en belle écriture *nashī*,

comporte 296 cartes aux dimensions 28.5 × 18.5 cm, dont chaque page compte 18—19 lignes. Tel, qu'il est, il ne présente pas — comme il a été mentionné plus haut — la totalité de l'oeuvre, mais consiste en quatre gros fragments, reliés par erreur dans l'ordre suivant: 1) f° 141a—148b, 2) f° 1a—130b, 3) f° 131a—140b et 4) f° 149a—196b.

Voici le contenu de la partie de „l'Anonyme“ publiée par P. A. Grjaznevič:

Sur les principes guidant la disposition du livre d'histoire des Abbassides. Sur les motifs qui présidaient à sa rédaction. Sur Wattāb, l'ancêtre de l'auteur, et sur son fils Yahyā. Récits sur les membres de la famille des Abbassides: al 'Abbās (f° 238a—239b), 'Abd Allāh ibn al-'Abbās (f° 239b—243a), 'Alī ibn 'Abd Allāh (f° 241b—245a) et Muḥammad ibn 'Alī (f° 245a—256b). Sur les débuts de la propagande abbasside. Histoire d'Abū Muslim. Sur les circonstances accompagnant le déclenchement de l'insurrection dans le Ḥorāsān (f° 262b—271b). Relation sur les activités déployées par le Kaḥtaba ibn Šabīb contre les troupes omayyades (f° 271b—284a). Emprisonnement et mort de l'imam Ibrāhīm ibn Muḥammad (f° 284a—287b). Entretiens du calife Marwān avec 'Abd al-Ḥamīd, son secrétaire, au sujet de l'action des Abbassides (f° 288a—289b). Arrivée d'Abu 'l-'Abbās et de ses parents à Kūfa. Commencement du récit sur le soulèvement d'Abd Allāh ibn 'Omar ibn 'Abd al-'Azīz (f° 293b—294a).

L'édition de P. A. Grjaznevič peut passer pour exemplaire. Le fac-similé du texte arabe, bien lisible et correct — abstraction faite de certaines particularités paléographiques, mais expliquées à fond par l'éditeur — est suivi de nombre d'observations critiques, pour la plupart de propositions d'amendements, propres à mettre au clair même les moindres doutes. La traduction russe excelle par sa fidélité, qui cependant n'affecte nullement la correction du style. De même que dans toute la première partie de son ouvrage, l'éditeur a adopté ici aussi une transcription des mots arabes claire et conséquente. Le commentaire philologique et historique fort détaillé, dont il a pourvu la traduction, témoigne de l'étendue considérable de son érudition. L'historien de l'islam sera à même d'en tirer profit non pas seulement à la lecture de „l'Anonyme“. D'importance et de valeur particulières paraissent être les chapitres d'entrée de l'ouvrage de P. A. Grjaznevič, qui touchent les problèmes de la personnalité de l'auteur, de sa méthode historique, de la date de rédaction de „l'Anonyme“, de la disposition de ce monument, et avant tout l'analyse des sources, effectuée par ce jeune arabisant russe avec un extraordinaire soin de méthode et d'exactitude. Il a en plus le mérite d'avoir mis au jour toute une suite de sources historiques peu connues, ou même totalement ignorées des historiens de la littérature arabe. Non moins estimables paraissent ses considérations sur le caractère original des diverses parties de „l'Anonyme“.

Tout compte fait, l'ouvrage de P. A. Grjaznevič, — en livrant à l'histoire des mouvements abbassides des années quarante du VIII^e siècle une source nouvelle et très intéressante, et en donnant une caractéristique approfondie de cette source — constitue un apport magistral aux fastes de l'historiographie arabe. Les arabisants et islamisants lui en sauront gré.

Le côté graphique de la publication est irréprochable. Un relevé des errata serait à désirer, bien que d'une façon générale il n'y ait pas beaucoup de fautes d'impression échappées à l'attention du correcteur.

T. Lewicki

Marie-José Tubiana, *Un document inédit sur les sultans du Wadday*, dans les „Cahiers d'Études Africaines“, n° 2, Mai 1960, pp. 49—112.

Pendant son séjour prolongé, s'étendant aux années 1956 et 1957, dans la région du Ouaddaï, M^{me} M.-J. Tubiana a réussi à retrouver deux documents retraçant la succession des sultans du Ouaddaï (Waddāy, Wadā'i) depuis le commencement du XVII^e siècle jusqu'à nos jours, c'est-à-dire jusqu'au début de la domination du sultan 'Alī Silek (Silak), qui monta sur le trône en 1945. Un de ces documents a été communiqué à l'auteur par 'Alī Silek lui-même; quant au deuxième, il provient des archives de Fort-Lamy. Ces documents ne sont que deux traductions françaises indépendantes (dont l'une serait peut-être l'oeuvre d'un indigène, tandis que l'autre serait celle d'un Européen) d'un document arabe, dont l'original reste introuvable et qui contient une relation attribuée à un certain Usman ibn Fo(d)de ('Uṭmān ibn Foḍḍa). Le travail est accompagné d'un ample commentaire historique, d'une complète bibliographie (à part les ouvrages et articles publiés, M^{me} M.-J. Tubiana a utilisé aussi les renseignements oraux de M. Musa Mamadi, interprète au tribunal d'Abbéché), de sept tableaux traçant la succession des sultans waddayens (d'après la reconstruction de l'auteur, ainsi que d'après les listes de Usman ibn Fodde, d'el-Tounsy, de Barth, de Nachtigal, de Julien et de Carbou), d'une généalogie du sultan 'Alī Silek et d'un index des noms de personnes cités dans le texte.

Cet article, rédigé avec beaucoup de soin, mérite d'être signalé.

Trois remarques:

1. Mahamat el-Djirmi (< Muḥammad al-Ġirmī), précepteur du sultan 'Abd al-Karīm (voir pp. 58 et 61 et l'index, p. 112), serait, à mon avis, un théologien musulman originaire de Baguirmi. En effet, son surnom ou nisba (adjectif relatif) el-Djirmi (< al-Ġirmī) provient apparemment du nom de ce pays. Ajoutons que la jeune communauté musulmane de

Ouaddaï entretenait à l'époque de 'Abd el-Karīm, d'étroites relations avec ses coreligionnaires de Baguirmi. Le voyageur allemand G. Nachtigal, qui a visité l'Ouaddaï dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et auquel nous devons un bref aperçu historique de ce pays, dit à ce propos: „'Abd el-Karīm... gründete eine islamische Gemeinde, mit der er von Biddēri in Bagirmi aus religiöse Propaganda machte (*Sahara und Sudan*, t. III, Leipzig, 1889, p. 271).

2. M^{me} Tubiana estime, en parlant du nom de la tribu de Zaghawa, dont on trouve quelques fractions dans le nord du Ouaddaï, que cette dernière forme n'est pas indigène, les gens de cette tribu ne prononçant pas la consonne *gh* (*g*). Selon une enquête faite par l'auteur dans le pays même des Zaghawa (M^{em} Tubiana a passé plusieurs mois dans la capitale du sultanat zaghawa de Kobé, dans le nord du Ouaddaï), on y entend prononcer: Zagawa, Zakhawa (Zahawa) ou Sakawa. Les géographes arabes du Moyen Age employaient la forme Zagāwa (Zaghāwa). A côté de cette forme, le géographe al-Idrīsī (à la date de 1154) mentionne aussi une tribu et une ville zaghawienne appelée سغوة Sāḡawa (*Description de l'Afrique et de l'Espagne* éd. et trad. par Dozy et de Goeje, Leyde, 1866, texte arabe, p. 33, 34 et 35 et traduction, t. 40 et 41); il s'agit peut-être de la transcription arabe d'un des noms de Zaghawa, à savoir: Sakawa.

3. Le pays de Soumraï, voisin de Baguirmi, cité dans un passage du document publié par M^{me} Tubiana (p. 82), n'est pas identique avec le Songhay (Songhai), comme le suppose l'auteur (p. 83); il s'agit plutôt de Somraï, nom d'une tribu et aussi d'un petit État dans le pays de Baguirmi. Voir à ce sujet: Nachtigal, op. cit., t. II, pp. 679, 681 et passim.

T. Lewicki

Drevnie i srednevekovye istočniki po etnografii i istorii narodov Afriki yuzhnee Sazary. Arabskie istočniki VII-X vekov. Podgotovka tekstov i perevody L. E. Kubbel'a i V. V. Matveeva (Sources antiques et médiévales à l'ethnographie et à l'histoire des peuples de l'Afrique au sud du Sahara. Sources arabes du VII^e au X^e siècle. Edition et traduction de L. E. Kubbel et V. V. Matveev). 1 vol. in 8^o, 398 pp., Moscou—Leningrad 1960.

Il faut féliciter M. L. E. Kubbel et M. V. V. Matveev d'avoir publié ce recueil de sources arabes médiévales relatives à l'ethnographie et à l'histoire des peuples de l'Afrique Noire, recueil qui comble une grande lacune dans notre documentation sur le passé de ces peuples. Depuis longtemps, certes, les sources en question n'étaient pas inconnues des chercheurs, et c'est dès 1841 que l'arabisant anglais W. D. Cooley en a reconnu l'importance en les étudiant dans son

oeuvre *The Negroland of the Arabs*. A partir de ce moment, l'intérêt pour les sources arabes relatives à l'ethnographie et l'histoire des peuples de l'Afrique au sud du Sahara ne fait que grandir. Bientôt apparurent d'autres études sur l'Afrique Noire telle que l'on vut les géographes, les voyageurs et les historiens arabes médiévaux, études dont le nombre s'accrut d'année en année. Parmi les plus remarquables de ces travaux on doit mentionner surtout l'ouvrage important de Devic, sur la côte orientale de l'Afrique au Moyen Age¹, le travail de base de Delafosse, sur le Soudan Occidental², les études de J. Marquart, sur la géographie historique de l'Afrique au Sud du Sahara, publiées en marge de sa description des antiquités du Benin³, l'oeuvre de Youssouf Kamal, sur les monuments cartographiques et géographiques de l'Afrique⁴, et enfin les études et choix de textes sur l'Afrique Noire, traduits de l'arabe, de Storbeck⁵ et de Dammann⁶. Mais, malgré ce grand intérêt que les arabisants et les africanistes ont porté aux sources arabes, il nous manquait toujours une édition critique et une traduction annotée d'un recueil complet des sources arabes médiévales à l'ethnographie et à l'histoire des peuples de l'Afrique au sud du Sahara. C'est seulement maintenant que cette lacune vient d'être comblée par MM. Kubbel et Matveev, dont l'oeuvre fournit à tous les savants qui s'occupent du passé de l'Afrique Noire un excellent et solide instrument de travail.

Le livre de Kubbel et Matveev présente un recueil de textes arabes extraits de sources datant des VII^e—X^e siècles, comme nous en informe le titre, ou plutôt du IX^e et de la première moitié du X^e siècle, comme cela résulte de son contenu. Ce n'est d'ailleurs que le premier volume d'un plus vaste ensemble, dont les volumes suivants doivent paraître bientôt et qui va contenir toutes les sources arabes médiévales relatives à l'histoire et à l'ethnographie de l'Afrique Noire,

¹ L. M. Devic, *Le pays des Zendjs ou la côte orientale d'Afrique au moyen âge*, Paris, 1883.

² M. Delafosse, *Haut-Sénégal-Niger (Soudan Français)*, I—III, Paris, 1912.

³ *Die Benin-Sammlung des Reichsmuseums für Völkerkunde in Leiden beschrieben und mit ausführlichen Prolegomena zur Geschichte der Handelswege und Völkerbewegungen in Nordafrika versehen* von J. Marquart, Leyde, 1913.

⁴ *Monumenta Cartographica Africae et Aegypti* par Youssouf Kamal, t. III, Leyde, 1932.

⁵ F. Storbeck, *Die Berichte der arabischen Geographen des Mittelalters über Ostafrika*, dans „Mitteilungen des Seminars für orientalische Sprachen“, XVII 2, Berlin, 1914, pp. 97—169.

⁶ E. Dammann, *Beiträge aus arabischen Quellen zur Kenntniss des negerischen Afrika*, Kiel, 1929.

sources provenant de l'époque antérieure à la fin du XV^e siècle de notre ère. Mais déjà la publication de ce premier volume aura exigé des auteurs un effort sensible. Ils s'en sont tirés d'une manière très satisfaisante, ayant dépouillé avec grand succès un nombre considérable de sources arabes éditées qui leur ont apporté une quantité d'extraits concernant les peuples de l'Afrique au sud du Sahara. Voici la liste des auteurs arabes dont les ouvrages ont fourni des textes au premier volume du recueil publié par ces savants russes: 1. Ibn 'Abd al-Hakam, 2. Ibn Kutayba, 3. al-Balādhurī, 4. Ibn Ḥordādhbeh (Ibn Ḥurādādhbih), 5. al-Yā'kūbī, 6. Ibn al-Faḥīh al-Hamaḍānī, 7. Ibn Ruste (Ibn Rosteh), 8. Abu Zayd as-Sirāfī, 9. at-Ṭabarī, 10. Kudāma ibn Ga'far, 11. Sa'īd ibn al-Baṭrīq, 12. Agapius de Manbiḡ, 13. al-Hamdānī, 14. al-Iṣṭahārī, 15. l'auteur anonyme (ou plutôt les auteurs anonymes) du *Kitāb Iḥwān aṣ-ṣafā*, 16. Ishāq ibn al-Husayn, 17. Buzurg ibn Šahriyār ar-Rāmhurmuzī, 18. al-Mas'ūdī, 19. Muḥammad ibn Yūsuf al-Kindī, 20. Muḥammad ibn Mūsā al-Ḥorezmī (al-Ḥwārizmī), 21. al-Fargānī, 22. al-Battānī et 23. Suhrāb (Ibn Serapion).

Les auteurs ont divisé leur livre en deux parties, précédées d'une intéressante préface (pp. 5—10). La première partie (pp. 13—320) contient les extraits de sources arabes, accompagnés de traductions russes. Ces extraits sont classés en vingt-trois chapitres; chacun d'eux est précédé d'une introduction bio-bibliographique portant sur l'auteur de l'ouvrage d'où les extraits en question ont été tirés, ainsi que sur l'ouvrage lui-même. A la fin de chaque introduction bio-bibliographique, les auteurs ont eu le soin d'ajouter une bibliographie du sujet. Quant à la deuxième partie du livre de Kubbel et Matveev, intitulée Appendices (pp. 323—398), elle contient six index spéciaux, tous classés d'après l'ordre alphabétique de l'alphabet russe. Les Appendices comportent:

1. Un index bibliographique des plus amples, contenant tous les travaux et articles consultés par les auteurs et cités dans leur livre (pp. 323—332). Cette liste bibliographique, classée par noms d'auteurs, se compose de trois parties distinctes: a) éditions des sources arabes (pp. 323—324), b) travaux des auteurs russes (pp. 323—325) et c) travaux et articles en langues d'alphabet latin (pp. 326—332).

2. Une liste des abréviations employées dans l'ouvrage (p. 333).

3. Un index annoté (sorte de petite encyclopédie) des noms propres de personnes mentionnés dans le livre (pp. 334—344).

4. Une liste des titres des ouvrages arabes cités dans le livre (pp. 344—346).

5. Un index annoté, encyclopédique, de noms géographiques, ethniques et astronomiques cités dans les extraits reproduits dans le livre de Kubbel et Matveev (pp. 347—387). Ces noms sont donnés dans la transcription russe (souvent assez arbitraire), suivie des orthographes originales. Les auteurs renvoient le lecteur aux seules pages de la

traduction, ce qui est sans doute très commode pour un lecteur non-arabisant; (j'ajouterais, moi, à cet index un autre, rangé selon l'ordre de l'alphabet arabe).

6. Un index des mots (par matières) (pp. 388—398).

Le livre de Kubbel et Matveev est un important et solide instrument pour l'étude du passé de l'Afrique Noire au haut Moyen Age. Les textes arabes recueillis par ces savants ont été reproduits avec grand soin, et la traduction russe est irréprochable et belle, ce qui n'était pas toujours facile à réaliser. Grâce à cette traduction, où les mots arabes ont été transcrits d'une façon très satisfaisante (les auteurs ont utilisé le système employé par le défunt arabisant russe I. Kračkovskiy), grâce aussi aux notes (surtout celles qui portent sur l'ancienne géographie et l'histoire de l'Afrique Noire) que l'on trouve dans les Appendices, non seulement les arabisants, mais aussi tous les chercheurs non-spécialistes, pourront se servir de l'ouvrage de Kubbel et Matveev avec grand profit. Le lecteur y trouvera, outre un recueil complet ou presque complet des textes arabes provenant du haut Moyen Age concernant le passé de l'Afrique Noire, une riche documentation bibliographique et un intéressant commentaire contenus dans les Appendices, parmi lesquels l'index des noms géographiques et ethniques doit être considéré, malgré certains défauts dont il sera encore question plus loin, comme étant d'une grande importance.

Toutefois, la première partie du livre de Kubbel et Matveev a aussi ses défauts. Ils regardent avant tout le choix même des textes arabes reproduits dans le recueil publié par les savants russes. En effet, il semble d'une part, que certains passages des textes contenus dans ce recueil soient superflus, vu qu'ils n'ont absolument rien à faire avec l'Afrique; d'autre part, certaines sources, quelquefois d'une importance réelle pour l'ethnographie et l'histoire des peuples de l'Afrique au sud du Sahara, ont été omises. Ainsi, p. ex., les éditeurs, en publiant d'amples extraits du *Kitāb al-Bulḍān* d'Ibn al-Faḥīh al-Hamaḍānī (pp. 46—86), ont cru nécessaire de consacrer, outre des passages concernant les pays et les peuples de l'Afrique Noire, des pages entières aux thèmes où il n'est question que des Indes, de l'Indonésie ou de la Chine. De même, les textes tirés du *Kitāb Iḥwān aṣ-ṣafā* (pp. 150—184) pourraient être facilement abrégés de plusieurs pages, sans aucun préjudice pour les chercheurs qui s'intéressent à l'Afrique. D'autre part, on remarque, dans le recueil de sources rédigé par Kubbel et Matveev, l'absence de certains textes peu connus peut-être, mais importants quand même. Je mentionnerai ici, avant tout, le traité d'al-Ġāhiz (mort en 869), intitulé *Kitāb Fahr as-sūdān 'ala 'l-bid'ān* („Livre de la supériorité que l'on attribue aux Noirs vis-à-vis des Blancs“), ainsi que l'édition du Caire du *Kitāb Aḥbār aṣ-zamān* d'al-Mas'ūdī (1938), qui contient beaucoup de renseignements sur les peuples de l'Afrique au sud du Sahara, mais

que l'on chercherait en vain dans les extraits publiés dans le livre de Kubbel et Matveev, extraits que ces auteurs ont donné d'après une édition partielle de Youssouf Kamal. Nous croyons qu'il ne sera peut être pas sans intérêt de dire quelques mots sur ces textes et sur leur importance pour l'étude du passé des peuples de l'Afrique Noire, pour justifier nos objections vis-à-vis des auteurs du livre dont nous rendons compte en ce lieu.

Commençons par le *Kitāb Fahr as-sūdān 'ala 'l-biḍān* d'al-Ġāhiz. Ce traité a été publié plusieurs fois, entre autres au Caire, dans un *Recueil* des oeuvres ḡāhiziennes intitulé: *Maǧmū'a rasā'il* (sans date; pp. 54—81) et par G. van Vloten, dans un autre recueil de ce genre, intitulé *Tria opuscula* (Leyde, 1903, pp. 86—157). C'est une apologie des Noirs faite par un des plus grands savants et hommes de lettres musulmans, qui, lui-même apparemment de cette race, était très intéressé aux maints détails concernant les peuples de l'Afrique Noire, surtout à l'anthropologie et au passé des Zang̃ (Zing̃), les habitants des côtes orientales de l'Afrique et ancêtres des Suaheli actuels, qui fournissaient depuis longtemps des esclaves aux pays du Califat abbasside. Les faits rassemblés dans le *Kitāb Fahr as-sūdān 'ala 'l-biḍān* se rapportent aux personnages fameux du monde arabe, (des temps d'avant l'apparition de l'islam également) qui descendaient des Nubiens, des Abyssins, des Zang̃ et d'autres peuples africains, à l'anthropologie et à l'ethnographie de ces peuples, à la géographie de l'Afrique de l'Est et aux relations des Arabes avec ce dernier territoire, ainsi qu'aux autres sujets concernant les Noirs (as-Sūdān). Une de ces informations (voir *Maǧmū'a rasā'il*, p. 61 et 63) est singulièrement curieuse. Elle relate une expédition militaire (un raid maritime) du prince 'omānien an-Nu'mān b. Ġayfar b. 'Abbād b. Ġayfar b. al-Ġulandā, dirigée contre les Zang̃ de la côte orientale de l'Afrique et dont l'issue fut désastreuse, pour les Arabes: an-Nu'mān b. Ġayfar fut tué par les Zang̃ qui mirent en déroute toute son armée. Cette expédition se trouvant mentionnée déjà dans un vers d'un poète taglibite contemporain de Ġarīr b. 'Atīya (dont al-Ġāhiz nous a donné le commentaire dans un passage du *Kitāb Fahr as-sūdān 'ala 'l-biḍān*), elle dut avoir lieu avant l'an 728, date de la mort de Ġarīr, probablement au commencement du VIII^e siècle, sinon plus tôt encore, vers la fin du VII^e siècle. Ainsi ce renseignement serait le plus ancien témoignage arabe connu sur les relations de l'Omān avec la côte orientale de l'Afrique.

Suivant un autre passage du traité d'al-Ġāhiz (*Maǧmū'a rasā'il*, pp. 72—73), le peuple des Zang̃ est divisé en deux branches, dont la première porte le nom de قنلة (lire Kanbala ou plutôt Kanbalo) et la seconde, le nom de Langūya. Tandis que le pays de la première de ces branches (al-Ġāhiz parle des côtes, des marais et des vallées de ce pays) était, selon cet auteur, bien connu des Arabes, dont les bateaux

en accostaient souvent les ports, les habitants de Langūya étaient complètement inconnus aux voyageurs et aux commerçants arabes. Ajoutons que les mentions faites dans le traité d'al-Ġāhiz sur la tribu des Kanbala et sur celle des Langūya (qui habitait, elle aussi, une région côtière), sont les plus anciennes que l'on trouve dans les sources arabes de l'époque.

Signalons enfin que d'autres oeuvres d'al-Ġāhiz (p. ex. son *Kitāb al-Hayawān*, voir l'édition du Caire de 1906, t. I, pp. 44, 45, 71, 76 et passim) renferment, elles aussi, d'intéressants renseignements sur les peuples de l'Afrique au sud du Sahara.

Passons maintenant à l'*Aḥbār az-zamān* d'al-Mas'ūdi. Nous avons déjà dit plus haut que les passages de cet ouvrage traitant de l'Afrique Noire (dont seul le premier volume aurait été conservé), ne sont pas inconnus à MM. Kubbel et Matveev, qui les ont reproduits d'après l'édition partielle contenue dans l'ouvrage de Youssouf Kamal. Cependant nous sommes en possession d'un abrégé du *Aḥbār az-zamān*, publié au Caire en 1938, dont le contenu ne s'éloigne point, en ce qui concerne les récits sur l'Afrique Noire, des extraits publiés par Youssouf Kamal, mais est de beaucoup plus ample et renferme plusieurs récits et renseignements que l'on chercherait en vain dans le troisième volume des *Monumenta Cartographica Africae et Aegypti*. On y trouve, entre autres, d'intéressantes informations sur une „île des Zang̃“ (en arabe *ǧazīrat az-Zang̃*), peuplée de différents peuples, où régnaient plusieurs rois (s'agit-il ici de Madagascar?), ainsi que sur d'autres îles habitées par les Zang̃ et situées dans la „Mer des Zang̃“, sur des commerçants venant des Indes pour acheter leur ivoire (pp. 36—37 de l'éd. du Caire) et sur une île, située non loin du pays des Zang̃, où l'on voit un volcan (p. 39 de l'éd. du Caire). D'autres renseignements contenus dans l'édition du Caire de l'*Aḥbār az-zamān* portent sur le commerce des Arabes avec les Zang̃ (les Arabes achètent aux Zang̃ des esclaves en échange de dattes, voir p. 39 de l'éd. du Caire), sur les peuples noirs descendant de Sūdān b. Kana'an, en donnant maints détails ethnographiques et anthropologiques concernant ces peuples (pp. 63—65 de l'éd. du Caire) et sur d'autres sujets encore.

On trouve aussi quelques détails concernant les peuples de l'Afrique au sud du Sahara dans d'autres ouvrages arabes médiévaux du IX^e et de la première moitié du X^e siècle, comme p. ex. dans le *'Uyūn al-aḥbār* d'Ibn Kutayba, dans le *al-Iḥd al-Farīd* d'Ibn 'Abd Rabbihi et dans le *Kitāb al-Aǧānī* d'Abū Hamza al-Iṣbahānī. Mais ces détails sont loin d'être aussi intéressants et aussi importants que ceux que nous offrent le *Kitāb Fahr as-sūdān 'ala 'l-biḍān* ou l'édition du Caire du *Aḥbār az-zamān* d'al-Mas'ūdi. Ajoutons encore que l'on trouve une mention sur les Zang̃ dans un des vers de Ġarīr b. al-'Atīya.

Espérons retrouver tous ces extraits, ainsi que d'autres encore, dans un des volumes suivants du travail de Kubbel et Matveev, dont

la publication nous a été promise dans l'introduction aux *Sources arabes*.

Passons maintenant aux Appendices. Parmi les indications que renferme cette partie de livre de Kubbel et Matveev, ce sont surtout l'index annoté des noms géographiques et ethniques (pp. 347—387), l'index des noms propres (pp. 334—344), ainsi que l'index des mots (pp. 388—398) qui attirent l'attention, parce qu'ils constituent une espèce de petite encyclopédie spéciale et contribuent au plus haut degré à faire de ce livre un précieux manuel pour tous les chercheurs, arabisants ou africanistes, qui s'occupent des sources arabes médiévales pour l'ethnographie et pour l'histoire des peuples de l'Afrique au sud du Sahara. Les articles particuliers, introduits surtout dans l'index des noms géographiques et ethniques, constituent souvent de petites études monographiques qui ajoutent presque toujours de nouveaux détails à notre connaissance des sources arabes concernant ce sujet. Cependant, dans cette deuxième partie du livre, il y a aussi quelques défauts à relever dont la plupart ne sont que des méprises, causées sans doute par une certaine hâte perceptible dans la rédaction des Appendices; il ne manque pas non plus de simples fautes d'impression qui allongent considérablement la liste des errata jointe au travail de Kubbel et Matveev. Mais, malgré ces défauts, dont il ne faudrait pas exagérer l'importance, les notes contenues dans les Appendices, et surtout dans l'index des noms géographiques et ethniques, seront, assurément souvent consultées, et maint passage en sera commenté. Quelques points en sont rapidement touchés ci-dessous:

P. 350: Asihān (اسيحان). On doit corriger ce nom en اسيجاب *Isbiḡāb. Une ville de ce nom située dans l'Asie Centrale (identifiée avec Sayrām actuel), est mentionnée, entre autres, dans la géographie persane anonyme de la fin du X^e siècle intitulée *Hudūd al-'ālam* (trad. V. Minorsky, pp. 357—358 et passim). — al-Ašbān (الاشبان). Suivant al-Mas'ūdī, c'est le nom d'un peuple originaire du Sūdān, fils de Kana'an. Autant que je sache, le nom d'al-Ašbān (que l'on doit distinguer d'un nom ethnique homonyme, employé quelquefois par les auteurs arabes médiévaux pour désigner les anciens habitants de l'Espagne, Hispani ou Ispani des sources latines) est inconnu ailleurs et apparaît ici pour la première fois comme nom d'un peuple d'origine soudanaise (ou plutôt nègre). Vraisemblablement faut-il y voir استان al-Astān, nom d'un peuple noir, suivant le *Fihrist* d'Ibn an-Nadīm, auteur arabe écrivant vers la fin du X^e siècle (éd. du Caire de 1348 de l'hégire, p. 28). Ibn an-Nadīm mentionne al-Astān à côté d'an-Nūba (Nubiens), d'az-Zagāwa (Zaghawa), d'al-Murrāwa (les Murro du Ouaddaï du Sud), d'al-Barbar (les Berbères ou les gens de Barbara, aujourd'hui Somalis?), et des Zang, c'est à dire parmi les peuples du Sahara oriental et de l'Afrique du Nord-Est et de l'Est. — Bādī' (بادع) — faute d'impression;

c'est باضع Bādī', comme on le lit aux pages 38 et 40 auxquelles les auteurs renvoient le lecteur. Suivant al-Ya'kūbī, c'est le nom d'une ville située sur la côte de la „Mer Grande“ (= mer Rouge), à proximité de la ville de Barakāt (localité de l'Erythrée du Nord, non loin du fleuve Barka). D'après une hypothèse émise par J. Marquart (*Die Benin-sammlung*, pp. CCCXII et CCCXVII), cette ville, qui est mentionnée aussi sous le même nom dans l'ouvrage géographique d'Ibn Sa'īd (XIII^e siècle), ne serait que la Massaoua actuelle (?). Il paraît aussi que l'on doit identifier le باضع Bādī' d'al-Ya'kūbī avec la ville de ناصع Nāṣī' mentionnée par al-Mas'ūdī (voir pp. 229, 232, 236 et 239) parmi les lieux-dits de la côte de l'Abyssinie, à côté d'az-Zayla' et des îles d'ad-Dahlak. En effet, la seule différence entre les formes باضع Bādī' et ناصع Nāṣī' consiste en points diacritiques qui, dans les noms étrangers, sont souvent placés de façon arbitraire par les auteurs ou copistes arabes médiévaux.

P. 353: Bulāk (بلق). Il ne peut s'agir ici de Bulak, quartier du Caire, comme le supposent les auteurs, le nom de ce lieu s'écrivant toujours بولاق Būlāq, mais d'une localité située (comme il résulte du contexte du récit d'al-Mas'ūdī, duquel provient le passage cité dans le livre de Kubbel et Matveev) dans la Haute Egypte, près de la frontière de la Nubie, et non loin d'Assouan. On doit plutôt lire ce toponyme: Bilāk, et l'identifier avec Pilakh, qui est le nom copte de l'ancienne Philae (voir, à ce propos: E. Amélinau, *La géographie de l'Égypte à l'époque copte*, Paris, 1893, p. 347). En effet, il faut nous rappeler que le son p n'existe pas dans l'alphabet arabe et que les auteurs arabes médiévaux le remplaçaient dans les noms d'origine étrangère par un b. — Wādī ar-Ramal (وادی الرمل). L'identité de ce lieu (plutôt bassin d'un oued?) avec l'actuel Ouadi ar-Ramal (aussi Uadi ar-Ramla), qui a son embouchure cinquante km environ à l'est de la ville de Tripoli, est évidente.

P. 358: Ġayyān (جان). C'est, en accord avec le texte d'Ibn al-Faḳīh (voir pp. 65 et 83), le nom d'une ville située en Espagne. Nous l'identifions avec le Jaen de nos cartes. — al-Ġār (الجار). A mon avis il ne peut s'agir ici de l'une des appellations de la mer Rouge, comme le veulent les éditeurs, mais plutôt du nom d'une localité située sur la côte orientale de cette mer. Cela résulte, d'une façon évidente, d'un des textes auxquels les auteurs renvoient le lecteur (voir pp. 92 et 94). Sur ce sujet voir entre autres: *Description de l'Afrique et de l'Espagne* par Edrisi, éd. de Goeje, texte, p. 164 et trad. p. 196. Quant à l'appellation de la mer Rouge (employée seulement à Médine), elle serait, selon Ibn al-Faḳīh al-Hamadānī, non al-Ġār, mais Baḥr al-Ġār (voir: Kubbel et Matveev, *op. cit.*, p. 62 et 81).

P. 360: Zawila (زويلة). Toutes les citations de ce nom dans l'index de Kubbel et Matveev se rapportent, conformément à l'opinion des

auteurs, à la ville bien connue du Fezzan (aujourd'hui Zaouila ou Zouila), sauf une, renvoyant le lecteur à la page 250 de la traduction (246 du texte), où il s'agit plutôt du nom d'une tribu berbère apparentée à celle de Kutāma, à laquelle la ville de Zawilat al-Mahdī doit sans doute son nom et peut être sa fondation.

P. 361: Ziz (زيز). Les passages cités d'Ibn Ḥordābeh et d'Ibn al-Fakīh al-Hamaḍānī parlent d'une ville et non d'un oued de ce nom.

P. 364: Kanbalū, Kanbalūh, Kanbaluh (قنبلو, قنبلو, قنبلو). Il apparaît que toutes ces transcriptions représentent un Kanbalō ou Kanbalō primitif, avec un -ō (-o) final. Il nous faut rappeler, en effet, que le géographe al-Idrīsī (en date de 1154) rend le nom de la ville italienne de Policastro par بلي قشطرو Bulī-Kaštrū (voir: M. Amari et C. Schiaparelli, *L'Italia descritta nel „Libro del re Ruggiero“ compilato da Edrisi*, Rome, 1883, texte p. 80 et trad., p. 97), que le nom de la ville espagnole de Reiyo (lat. Regio) s'écrit, au Moyen Age, quelquefois رية Rayyuh (voir: E. Lévi-Provençal, art. *Reiyo* dans *l'Encyclopédie de l'Islam*, édition allemande, t. III, pp. 1233—1234) et que le nom de la ville de Mogadiscio (transcription italienne) a été transcrit, vers le commencement du XVI^e siècle, par un auteur arabe: مقدشوه Maḳdišūh (voir, à ce propos: R. B. Serjeant, *Two Sixteenth-Century Arabian Geographical Works*, BSOAS, 1958, t. XXI/2, p. 274, 1.1). Il vaut la peine de noter que le nom de cette île (?) était connu, sous la forme de قنبلة Kanbala (voir sur la transcription d'un -o final par un ā (ā): Lévi-Provençal, l. c. رية Rayya = Reiyo), à l'époque d'al-Ġāhiz, cent ans environ avant al-Maṣūḍī (voir plus haut, p. 322).

P. 366: al-Karān (القران). Ibn Kutayba (mort en 889) cite ce peuple dans son *Kitāb al-Ma'ārif*, dans une liste des tribus issues de Kūš et de Kana'an, deux fils du Hām biblique. Voici la traduction de cette liste: „En ce qui concerne le Kūš et le Kana'an, ce sont les peuplades des Noirs — an-Nūba, az-Zang, al-Karān, az-Zagāwa, al-Habaša, les Coptes et les Barbares — qui descendent des enfants de ces deux personnages“. Il résulte de cette liste qu'elle n'embrasse que les peuples habitant dans le Sahara oriental et dans l'Afrique du Nord-Est, si les Barbares (en arabe al-Barbar), dont il est ici question, sont identiques avec les Barbar de l'Afrique de l'Est, habitants de la péninsule de Somali ou avec Barabra de la Nubie, et non pas avec les Berbères de l'Afrique du Nord. Ainsi, c'est parmi les peuples de cette partie de l'Afrique que l'on doit chercher l'al-Karān de notre liste. La prononciation proposée par MM. Kubbel et Matveev est arbitraire; on pourrait également lire al-Korān, ce qui est plus vraisemblable. Selon moi il ne peut s'agir ici que de la tribu des Goran, dont il est question dans la description de l'Afrique de Léon l'Africain, géographe arabe écrivant dans la première moitié du XVI^e siècle. Il dit ce qui suit, dans

sa description du royaume de Nubie (je cite d'après l'édition de Ch. Schefer, Paris, 1898, t. III, p. 317 et 318): „Le royaume de Nubie confine du côté du Levant avec les déserts du susnommé, s'étendant sur le Nil, et devers midy se joint avec le desert de Goran... Le roi de Nubie est toujours en guerre, tantôt avec ceux de Goran, qui sont de la race des Bomiens, mécaniquement habitants au desert, sans que personne puisse rien comprendre en leur langage...“. On a déjà établi que les Goran de Léon l'Africain sont identiques avec les Qor'an (Kor'an), comme les Arabes du pays appellent la tribu des Daza habitant dans les pays de Borkou, de Bahr al-Ghazal et de Kanem, et quelquefois aussi la tribu de Teda apparentée aux Daza. Ainsi, p. ex. s'appellent les Teda du Ouaddaï. Voir, sur les Qor'an: G. Nachtigal, *Sahara und Sudan*, t. II, pp. 168—169, 187 et 192 et t. III, pp. 212—213 et 216. Outre la forme de Qor'an (Kor'an), les Arabes emploient aussi celle de Gouran (voir: Yver, art. *Tubu*, dans l'éd. allemande de *l'Encyclopédie de l'Islam*, t. III, p. 886). Dans l'Ouaddaï, on emploie aujourd'hui la forme de Goran. Ajoutons encore que la forme القران al-Korān, mentionnée par Ibn Kutayba, pourrait représenter aussi l'al-Goran originaire, vu que le son *g*, qui manque dans l'alphabet arabe est souvent transcrit chez les anciens auteurs arabes par un *k*. — Kaṣṭiliya (كصطليبة) — faute d'impression; lire: Kaṣṭiliya كصطليبة comme dans le texte (voir pp. 63 et 81).

P. 372: Marākiya (مراكية). On retrouve ce nom dans l'ouvrage historique d'Ibn 'Abd al-Hakam, où il est dit que Marākiya est une province de l'Egypte. C'est la Marmarique des anciens auteurs. Voir: Ibn 'Abd al-Hakam, *Conquête de l'Afrique du Nord et de l'Espagne (Futūh Ifrīqiya wa'l-Andalus)*. Texte arabe et traduction française... par A. Gateau, 2^e édition, Alger, 1947, p. 34, 35, 76, 77. — Martāba (مرطابة). Ce nom est écrit dans les extraits du *Kitāb Iḥwān aṣ-ṣafā* publiés dans le livre de Kubbel et Matveev: Martāba et Martāna مرطانة. Je crois que la deuxième de ces deux variantes orthographiques est préférable à la forme donnée dans l'index. Elle représente la Mauritanie des Anciens.

P. 373: al-Marū (المرؤ). A mon avis, et contrairement à l'opinion des auteurs, il faut distinguer ce peuple de celui d'al-Miriyīn الميريين. Quant à المرؤ, je crois qu'on doit lire ce nom non pas al-Marū, mais plutôt al-Murrū (pour al-Murrō). Al-Ya'kūbī compte le royaume d'al-Marū (al-Murrō) parmi les états vassaux du royaume d'al-Kūkū الكوكو. A en juger par la description de ce royaume donnée par al-Ya'kūbī, il y a confusion entre al-Kawkaw (الكوكو = Gao, la capitale de l'empire songhaï sur le cours moyen du Niger) et al-Kūkū (الكوكو = Kūgū, qui est le nom du Ouaddaï chez les Goran, c'est à dire Daza); voir, à ce propos: Nachtigal, *Sahara und Sudan*, t. III, 271. Cette dernière

appellation serait à rapprocher de Gaoga, qui, d'après Léon l'Africain, était le nom d'un pays situé entre le Bornou et la Nubie (voir édition de Scheffer, t. III, p. 313). Or, c'est dans ce Kūgū ou Ouaddaï que l'on retrouve la tribu de Marū ou Murro: ce sont sans doute les Murro, une tribu musulmane habitant dans le Sud du Ouaddaï (voir sur Murro: G. Nachtigal, *op. cit.*, t. III, p. 202 et 220). Il semble que la tribu soudanaise de مراوة, dont le nom se lit Morāwa ou Murāwa (voir p. 374 s. v. Murāwa), était identique avec celle de Marū (Murrō); la vraie prononciation de la forme arabe était, à mon avis, Marrāwa, avec le suffixe -āwa, fréquent dans les dénominations ethniques du Soudan central.

P. 375: Nāsi' (ناسم) — faute d'impression; il faut lire Nāsi' ناصم comme dans le texte (voir p. 229, l. 11 et p. 232, l. 22). — Naḥla (نحلة). C'est le nom d'un petit état soudanais, dont unique mention se trouve chez al-Fazārī (fin du VIII^e siècle). Ce géographe localise Naḥla entre l'État de Gāna, dans le Soudan occidental, et le pays de Wāḥ („l'Oasis“), dans lequel il faut voir peut-être les oasis d'Égypte. On trouve dans le Bornou, un peu au sud du lac Tchad, sur la voie qui reliait jadis l'Égypte avec le Soudan occidental, une ancienne ville nommée Ngāla, jadis la capitale du peuple Sô ou São (G. Nachtigal, *Sahara und Sudan*, t. II, p. 484 et suiv.). Cette ville serait-elle identique avec Naḥla (pour *Nḥala ou نجلة *Naḡla, *Nagla) d'al-Fazārī?

P. 378: as-Sāmira (السامرة). C'est le nom des Samaritains chez les anciens auteurs arabes (voir p. ex.: al-Balāḍurī, *Kitāb Futūḥ al-Buldān*, éd. de Goeje, pp. 158—159).

P. 380: Ṣuhār de l'Omām (صهار عمان). Erreur: il faut lire Ṣuhār صحار, comme dans le texte (p. 55, l. 9).

P. 382: Ṭarḡala (طرقلة). Il résulte du texte du *Kitāb al-Buldān* d'Ibn al-Faḡīh al-Hamadānī, auquel les auteurs renvoient le lecteur (pp. 63, 82, 83), que la ville de Ṭarḡala était la capitale du Sūs al-Aḡṣā dans le Sud du Maroc. La localisation proposée par MM. Kubbel et Matveev est inacceptable.

P. 383: Tūliya (تولية). Il s'agit ici sans doute de Thulé des auteurs grecs et latins. — Urba (اربة). Erreur: l'orthographe correcte de ce mot est اوربة comme dans le texte (p. 246, l. 5). La prononciation généralement admise de ce nom est Awraba et non Urba, comme on le lit dans la traduction de Kubbel et Matveev (p. 250). — Ulḡaškiš (علجشكش). Il faudrait écrire plutôt علجشكش, comme dans le texte (voir p. 65, l. 4). Sur l'orthographe et l'origine de ce nom, voir: *Description du Maghreb et de l'Europe au III^e—IX^e siècle*. Extraits du *Kitāb al-Masālik wa 'l-Mamālik*, du *Kitāb al-Buldān* et du *Kitāb al-A'lāq an-naḡṣa*. Texte arabe et traduction française avec un avant-propos, des notes

et deux index par Hadj-Sadok Mahammed, Alger, 1949, p. 113, n. 89. Il s'agit d'un peuple de l'Espagne.

P. 384: al-Habaša, al-Habaš (الحبشة, الحبش). Quelquefois on employait ce nom, dans les sources arabes médiévales, pour désigner, outre l'Abyssinie et l'Afrique du Nord-Est en général, aussi le Soudan occidental. Ainsi p. ex. Ibn Ḥordāḍbeh, en parlant de la partie du Soudan occidental située vis-à-vis de la ville de Dar'a (dans le territoire de Tafilālet au Maroc du Sud-Est, emploie le nom d'al-Habaš (voir pp. 32 et 34). — al-Ḥadāriba, al-Ḥadārib (الحدارب, الحدارية). Il paraît que cette forme représente le pluriel arabe irrégulier de Ḥadrab, ou bien de Ḥadrabī „appartenant à la tribu de Ḥadrab“, „membre de la tribu de Ḥadrab“. D'après Ibn Baṭṭūṭa (*Voyages d'Ibn Batoutah*. Texte arabe, accompagné d'une traduction par C. Deffrémery et Dr B. R. Sanguinetti, t. I, Paris, 1893, p. 109—110), le roi des Beḡa, qui résidait dans la ville d'Aydāb (aujourd'hui Sawākin al-Ḳadīm), portait le surnom d'al-Ḥadrabī. Suivant al-Maḡrīzī (XV^e siècle), les habitants de la ville de Sawākin, ou du moins la classe supérieure de la population de cette ville, appartenaient à la tribu de Ḥadārib. Cette tribu figure encore sur nos cartes de l'Afrique, où son nom est écrit Hadareb. Elle y est placée au sud de Sawākin, dans un territoire où on retrouve aussi le Djebel Hadrobe, dont le nom se relie sans doute au nom de Ḥadārib < Ḥadrab. Signalons bien que, d'après les informations recueillies par G. Nachtigal (*Sahara und Sudan*, t. III, p. 477), Ḥaderbi < Ḥadrabī signifie chez les gens du Darfour: „habitant des environs de Sawākin“.

Pour terminer ces observations, faisons remarquer encore qu'une carte de l'Afrique au sud du Sahara dans le haut Moyen-Age serait la bienvenue dans un recueil de textes remplis de noms de pays, de peuples et de lieux difficiles à localiser.

Dans les remarques qui précèdent, les auteurs et le lecteur voudront bien voir le grand intérêt que nous avons pris à la lecture de l'ouvrage, dont nos premières lignes ont souligné l'importance et la valeur. Le travail de MM. Kubbel et Matveev reste, malgré les défauts de sa rédaction insignifiants, un instrument qu'apprécieront à la fois les africanistes et les arabisants curieux des frontières de leurs domaines. Nous attendons avec impatience les volumes suivants de ce travail, annoncés par les auteurs dans l'introduction de leur ouvrage.

T. Lewicki

Marie-José Tubiana, *Un rite de vie. Le sacrifice d'une bête pleine chez les Zaghawa Kobé du Ouaddaï*, dans le „Journal de Psychologie Normale et Pathologique“, n° 3, Juill.—Sept. 1960, pp. 291—310.

Cette intéressante étude porte sur le rite de sacrifice d'une bête gravide chez les Kobé, une fraction des Zaghawa (Zagawa, Zagāwa

des anciens auteurs arabes) établie dans le nord du Ouaddaï. Elle est le résultat d'une enquête faite par l'auteur en 1956—1957, principalement à Hili-ba, résidence du sultan des Kobé, sous l'autorité duquel se trouvent aussi, à présent, trois autres tribus zaghawa du Ouaddaï, à savoir: les Kapka, les Dirong et les Gourouf. La plupart des informations ont été fournies à l'auteur par le sultan des Kobé 'Abd ar-Rahmān, ainsi que par les chefs de deux autres villages zaghawa du territoire Kobé.

Outre la description très détaillée du sacrifice rituel d'une chamelle pleine sur la montagne de Ha-Kobé, sans doute lieu d'un ancien culte païen du pays (l'acte de ce sacrifice est lié à un „pèlerinage“ et à beaucoup d'autres rites curieux), l'article de M^{me} Tubiana fournit bien d'autres renseignements intéressants sur les institutions chez les Zaghawa, sur les clans zaghawa (selon la tradition, le clan royal des Angou est venu s'établir à Kobé il y a trois cents ans environ), ainsi que sur les clans autochtones du pays Kobé et le rôle qu'ils jouent encore aujourd'hui, chez les Zaghawa du Ouaddaï. Parmi ces clans autochtones, un clan, celui des Mira, jouit d'une situation privilégiée dans le sultanat de Kobé. Le chef de ce clan porte le titre de takanyon, qui lui confère la plus haute dignité après celle du sultan Kobé. Dans le cortège du sultan se rendant en pèlerinage sur la montagne Kobé, le takanyon Mira, monté à cheval, le précède (p. 295). Les Mira jouent aussi un rôle important dans le rite du sacrifice de Ha-Kobé (p. 298). Il semble cependant qu'ils aient aussi un lieu particulier de culte, à savoir la montagne de Mir, jumelle de Ha-Kobé, où leur chef se rend pour sacrifier une vache offerte par le sultan Kobé, tandis que celui-ci, sur la hauteur de Ha-Kobé, accomplit l'acte d'égorgeement d'une chamelle (pp. 299—300). Il paraît très vraisemblable que le nom du clan — Mira — et celui de la montagne — Mir — aient une origine commune. Selon l'enquête faite par M^{me} Tubiana, les Mira semblent avoir occupé, à l'arrivée des Angou, c'est à dire vers la moitié du XVII^e siècle, la position dominante dans le pays Kobé, parmi les clans autochtones groupés aux alentours des montagnes de Mir et de Kobé (p. 294, note 1). Après avoir supplanté les autochtones, les Angou, au lieu d'éliminer les Mira ainsi que les autres clans autochtones — les Kirégou, les Toubougui et les Touré — les attachèrent à leur pouvoir, en leur donnant la première place après eux-mêmes (pp. 300—301). L'auteur croit même que le sacrifice rituel actuel des Angou a emprunté son schéma au rite plus ancien des Mira (p. 301).

Selon mon opinion, les Mira, qui occupaient vers le milieu du XVII^e siècle le territoire aux alentours des montagnes de Mir et de Kobé, devaient avoir été, dans le haut Moyen Age, les maîtres de tout le nord du Ouaddaï actuel. Je crois en effet qu'on doit les identifier avec la tribu d'al-Mirīyīn الميريين, mentionnée par le géographe et l'historien arabe al-Ya'qūbī (fin du IX^e siècle) dans son ouvrage

géographique intitulé *Kitāb al-Buldān* (éd. de de Goeje, Leyde, 1892, p. 345). Or, selon cet auteur, les habitants de Zawila (aujourd'hui Zaouila ou Zouila dans le Fezzan), jadis centre important de la traite des esclaves noirs, organisaient des raids dirigés contre les tribus al-Mirīyīn, az-Zagāwa et al-Murrawīyīn, ainsi que contre d'autres peuplades nègres, qui habitaient les voisinages de cette ville, pour en tirer des esclaves. Les Zagāwa d'al Ya'qūbī étant identiques aux Zaghawa actuels (?), (le centre de cette tribu était situé, selon M. Delafosse, sur le territoire du Kanem ou du Ouaddaï actuels), on serait tenté de chercher les deux autres tribus mentionnées par al-Ya'qūbī dans leur voisinage. Or, à mon avis, les Murrawīyīn المرويين — (ce nom n'est qu'un adjectif relatif arabe mis au génitif masculin du pluriel de *Murrū) — doivent être identifiés avec les Murro, peuplade habitant dans le Sud du Ouaddaï (voir, sur cette peuplade: G. Nachtigal, *Sahara und Sudan*, t. III, pp. 202, 220 et passim). Quant à al-Mirīyīn, il s'agit d'une forme adjectivale, analogue avec celle d'al-Murrawīyīn. Cette dénomination ethnique mise au singulier arabe donnerait l'al-Mirī qui provient de doit être rapproché de celui de la montagne de Mir, ainsi que de celui *Mir, du clan de Mira, habitant dans les environs de cette montagne nom qui et autochtone dans le territoire des Zaghawa-Kobé dans le nord du Ouaddaï. Ceci résulte des recherches de M^{me} Tubiana.

T. Lewicki

Hamid Hadžibegić, *Porez na sitnu stoku i korišćenje ispaša*, Orijentalni Institut u Sarajevu, „Prilozi za Orijentalnu Filologiju“, sv. VIII—IX, 1958—59, p. 63—109 (parut en 1960).

C'est là un deuxième ouvrage de cet auteur sur le système fiscal dans l'Empire Ottoman (il avait publié préalablement une oeuvre en deux parties: *Džizja ili Haradž*, „Prilozi za Orijentalnu Filologiju“ sv. III—IV, 1953 et sv. V, 1955). Il y parle de l'impôt sur le menu bétail (koyun resmi ou adet-i agnam) et sur les pâtures (otlak resmi) en pays des Slaves méridionaux, du temps où ces régions faisaient partie de l'Empire Ottoman, c'est-à-dire du XV^e au XIX^e s. L'auteur divise, très systématiquement, son oeuvre en dix chapitres. Ajoutant aux expressions serbo-croates les expressions correspondantes turques, il nous donne des renseignements aussi clairs que détaillés: sur la grandeur des susdits impôts et leurs variations suivant la situation politique et économique; sur les différences d'impôt, existant entre divers districts administratifs et entre différents groupes sociaux; sur les cas prévus de rémission des impôts; sur les informations concernant le droit de profiter des pâtures; sur les disputes entre les concessionnaires de ces pâtures, et enfin, sur les amendes prévues pour les dommages causés par le bétail.

Mr H. Hadžibegić, observant l'histoire et l'évolution de ces impôts sur les terrains appartenant aujourd'hui à la Yougoslavie, donne par rapport aux susdits impôts, plusieurs exemples analogues, pris, soit de l'Anatolie, soit des autres terres qui faisaient partie de l'Etat turc (par ex. Sancak Brusa, Ankara, Budim et autres). Quant au matériel et aux sources qui furent exploités dans cette publication, ce sont pour la plupart, outre les oeuvres imprimées turques et européennes, les documents et les manuscrits (defterler, kanunnamerler, fermanlar, siciller; le plus ancien des documents cités provient de 1467, le dernier de 1878), tirés des archives yougoslaves, ainsi que de Başvekâlet Arşivi de Stamboul.

Cette oeuvre de grande valeur a néanmoins un défaut causé sans doute par une certaine réduction de grosseur, et consistant dans le manque de photocopies, ou, au moins, de réimpressions des plus intéressants documents, ne cités par l'auteur qu'en version serbocroate. Par contre, le fait d'avoir pu donner tant de matériel concret, rien que sur 45 pages, est, en son genre, un vrai record.

Cette oeuvre est une nouvelle et importante position bibliographique pour la turcologie dans le ressort du système fiscal de l'Empire Ottoman.

T. Augustynowicz-Ciecierska

Philip B. Lozinski, *The Original Homeland of the Parthians*, Mouton & Co, 'S-Gravenhage 1959. S. 55.

Dieses schmale Bändchen ist der Begründung der Hypothese gewidmet, der ursprüngliche Sitz der Parther sei in Südsibirien zu suchen. Den Ausgangspunkt hierfür bildet für den Vf. die von den armenischen Geschichtsschreibern (Pseudo-Agathangelos) überlieferte Nachricht, dass ein Zweig der Arsakiden-Dynastie die Herrschaft über Massageten ausgeübt hatte. Der Vf. sieht in diesen Herrschern Vertreter des Hauptstammes der Arsakiden und der Parther im Allgemeinen. Die Hypothese ihrer südsibirischen Herkunft wird hauptsächlich auf zwei Elementen materieller Kultur der Parther aufgebaut: der breiten Verwendung von Eisen (stahlerne Panzer und Waffen), und der grossen Anzahl Pferde besonderer Zucht, die sie ritten. Beides zeugt der Ansicht des Vf. nach, dass die Parther über erzeiche Gebiete geherrscht haben; gleichzeitig mussten diese Gebiete gute Weideplätze darstellen. Diesen Bedingungen entspricht das Land am Fluss Irtysch und dort auch glaubt der Vf. die Urheimat der Parther gefunden zu haben.

Der Vf. sucht diese Hypothese mit Belegen zu unterstützen, die er aus verschiedenen Wissenschaftsgebieten heranzieht; seine Referenzquellen umfassen Werke über Geschichte Asiens und Europas,

über Archeologie, Numismatik, Sprachwissenschaft u. a. m. Der Forderung des Vf., das Parther-Problem solle auf einer breiten Basis, unter Berücksichtigung der chinesischen und anderen bisher unvollständig ausgewerteten Quellen und in Verbindung mit Ergebnissen der Hilfswissenschaften der Geschichte erwogen werden, ist beizustimmen; allein die Arbeit selbst zeigt, welche eine schwierige Aufgabe ist es, ein so ausgedehntes Gebiet zu meistern. Am deutlichsten zeigt es sich bei den sprachlichen Erwägungen, zumal, wie der Vf. selber zugeibt, ist er kein Linguist (S. 30).

Die Ableitung: *aškāniyān* < **As-khan*- < **Ar-sac*- (S. 30; Wurzel **sas*- „regieren“ und „Ersatz“: *sac* > *khan*) ist unmöglich; eher liegt hier ir. **arša*-, „Bär“, vgl. sogd. **ššh*, vor. Von der Wurzel **sas*- leitet Herzfeld, *Altpers. Inschr.* S. 302 den Namen Sāsān (ap. **ḍāssa*-, aw. *sāstar*- „Herrscher“) ab, den der Vf. mit einem vermeintlichen Titel **san* verbindet (S. 37); denselben Titel glaubt er a. a. O. in den von A. Marcellinus niedergeschriebenen Wörtern: *saansaan* (*šāhān sāh* < ap. *ṣšāyadīyānam ṣšāyadīya* „König der Könige“) und piroson (*pērōzēn*, „siegreich“, Etym. unklar, vgl. Hübschmann, *Persische Studien.* S. 45) zu erblicken. Auch manche Zusammenstellung der iranischen Personennamen, in denen der Vf. dieses **san* finden will (S. 36) ist etymologisch unrichtig, z. B. Sanadrug (< *sāna*-) und Sangibanus (< *ḍanga*-).

Es gibt kein Pehlevi-Wort: *sakina*, „Schwert“ (S. 30, Fn. 78) — SKYN' ist ein aramäisches Heterogramm für mp. *kārt*, „Messer“, s. *Fr. Pahl.*, ed. H. Junker, Lpzg 1955, S. 18; der Aufsatz von A. V. Jackson, auf den sich der Vf. dabei beruft stammt aus dem Jahre 1894, als die Heterographie in Pehlevi noch nicht erkannt worden war.

Zur Hypothese der „wandernden Ortsnamen“ (S. 51) ist vielleicht hinzuzufügen, dass Nisa- wahrscheinlich „Siedlung, Lagerplatz“ bedeutete (**ni-sai*, vgl. aw. *saēte*); diesen Namen könnten mehrere iranische Siedlungen gleichzeitig getragen haben. In assyrischen Staatschroniken wird ein von Tiglath-pileser III (VIII Jh. v. Chr.) erobertes Land Nišai erwähnt, das von R. Ghirshman (*Iran*, engl. übers., S. 94) in Medien lokalisiert wird. Dies würde gegen die Hypothese des Vf. sprechen, dieser Ortsname habe sich erst mit den Parthern nach dem Westen verschoben.

Die Arbeit ist aus einem Vortrag entstanden, den der Vf. 1953 vor einer Orientalisten-Tagung hielt (S. 9); diesem Umstand wahrscheinlich ist ihr skizzenhafter Charakter zuzuschreiben. Trotz einigen Schwächen der Beweisführung gibt sie Anregung zu weiteren Untersuchungen und bietet einen Überblick über die Problematik und Forschungsmethoden der älteren Geschichte Irans.

Wojciech Skalmowski

THE RECENT BIBLIOGRAPHICAL PUBLICATIONS IN PERSIA

In the last years we observe in Persia the birth and ascending growth of the native bibliography as a new branch of science. We notice here some relevant works and periodicals.

Certainly, as the founders of modern Persian bibliography are to be regarded Mr Īrağ Afšār, the author of *Bibliography of Persia*, and Hān-bābā Mošār, the author of *A Bibliography of Books Printed in Persian*. We would like to revise some details of named books.

Mr Īrağ Afšār's *Bibliography of Persia* (Ketābhā-ye Īrān) is in state of publishing in volumes. Volume (*daftar*) I appeared in 1333 h. [1955] and contained only 20 pages. The following volumes gradually raised its bulk to above hundred pages (vol. II, 1335 h. [1956] — 79 pp.; vol. III, 1335 h. [1957] — 105 pp.; vol. IV, 1337 h. [1959] — 166 pp.; vol. V, 1337 h. [1960] — 154 pp.; vol. VI, 1338 h. [1960] — 108 pp.). This bibliography contains the names of all books and periodicals published in Persia since 1954. It consists of the three main parts:

The first part contains the names and the usual details of the books (name of the author, place of the publication, number of pages etc.) arranged alphabetically under the name of the authors, with separate headings according to different branches of knowledge.

The second and the third parts consist of the indices of the titles and the authors with reference to the first part. Under each title in the first part are mentioned the name of the work, the publisher, place of publication, the format and the number of pages.

The *Bibliography of Persia* is originally founded and edited by Īrağ Afšār with collaboration of Golām-reḏā Farzāneh Pūr. Now the editorship of this publication belongs to Anğoman-e Ketāb (Book Club).

In 1958 issued *A Bibliography of Books Printed in Persian* (Fehrest-e ketābhā-ye čāpī fārsī) compiled by Hān-bābā Mošār (Tehran, 1958, vol. I, IV + 854 pp. + 16). This excellent book has been published by The Iranian Council of Philosophy and Humanistic Sciences and The Royal Institute of Translation and Publication and forwarded by eminent Iranian scholar Ehsān Yār-šāter, editor and secretary of above mentioned society.

The Bibliography of Mr. Hān-bābā Mošār consists of two parts. The first part contains the title of the books, arranged alphabetically, together with the name of the author, name of the publisher, place and date of publication, format, number of pages and any other informations required such as the name of the translator or editor, notes about new editions or reprints, the number of pages contained in the introduction, etc. The second part of the bibliography, which will be found in the second volume, consists of the index of authors' names with appropriate reference to the first part. Such publications as newspapers, periodicals, reports, statistics, decrees, statute books and re-

gulations have, with a few exceptions, been omitted from this bibliography whenever they could not be classified as books.

The *Bibliography of Books printed in Persian* is a great achievement both of the lerned and laborious author as of the other Iranian scholars grouped in the Book Society.

The current production of books in Persia is recorded by a monthly journal *Rāhnemā-ye Ketāb* (Guide in the field of printed books), edited by the Editorial Board in persons of Īrağ Afšār, editor, Seyyed Moḥammad 'Alī Ġamāl-zādeh, Moğtābā Mīnovī, Sa'īd Nafīsī, and Ehsān Yār-šāter, general editor.

The first number of this valuable publication appeared in the spring of 1337 h. [1958]. The last one viz. vol. IV, N° 4 (which arrived at me!) is dated of tīr-māh 1340 [June—July 1960]. *Rāhnemā-ye Ketāb* contains four principal headings: I. The articles on Persian language and literature, II. The reviews of recent books from Persia, III. A classified monthly bibliography of all produced book in Persia, IV. The reviews of books from abroad.

Among the names of collaborators we find here those of lerned men namely dr 'Alī Akbar Seyāsī, dr Ehsān Yār-šāter, dr Sa'īd Nafīsī, Moğtābā Mīnovī, Seyyed Moḥammad 'Alī Ġamāl-zādeh, Īrağ Afšār and many others.

Lately the editors supplied their monthly magazine with a new heading viz. on the life and works of contemporary outstanding scholars in Persia. So we have in our journal the short biographies and characteristics of prof. E. Pūr-e Dawūd (*Rāhnemā-ye Ketāb*, vol. III, fasc. 6, pp. 761—771), Seyyed Moḥammad 'Alī Ġamāl-zādeh (IV, 1, 66—69), dr 'Alī Akbar Seyāsī (IV, 2, 166—170), Seyyed Ḥasan Taqī-zādeh (IV, 4, 381—392). Each biography is provided with very good photo of the respective person.

We dare say that the *Rāhnemā-ye Ketāb* is to be regarded as one of the best bibliographical periodical surveys in the world literature.

Some less popular but also very useful monthly journal in Persia is *Ketābha-ye Māh* (The Books of the last Month) which notes and reviews the book production. It is edited by *Anğoman-e nāšērān-e ketāb* (Association of Book Publishers) in Tehrān.

The great meaning and value of these epoch making publications is beyond any discussion. Every scholar in the field of Persian philology will have from now a full insight in the total of printed books in that country.

F. Machalski

Zeyno'l-'Ābedīn Mo'tamen, Taḥavvol-e še'r-e fārsī [On the Development of Persian Verse], [Teheran, 1339 h./1960] in 8°, 414 pp.

It is the second book of Zeyno'l-'Ābedīn Mo'tamen in the range of his studies on the Persian Verse and Poetics. His previous work

entitled *Šēr va adab-e fārsī* [On the kinds of Persian poetry] was reviewed by me at this place about three years ago (see *Folia Orientalia*, 1959, vol. I, fasc. 1, 154—4 pp.).

The present book bearing the title *Tahavvol-e šēr-e fārsī* [On the Development of Persian Verse] is acknowledged by the critics of *An-goman-e ketāb* (Persian Book Society) and its monthly journal *Rāh-nemā-ye Ketāb* (Book's Review) as the best book of 1960 in the field of literary studies in Persia. I share entirely this opinion which is fully deserved by the honourable author and his excellent work. Verily, Mr Zeyno'l-Ābedīn Mo'tamen gave us not only a very good and useful manual of Persian verse and poetics but also a charming reading thanks to his advanced knowledge of the subject as well as his lucid and simple style.

The reviewed book is divided into three parts, viz. 1. On the kinds of Persian verse, 2. On the development of *kašideh*, 3. On the development of *gazal*. In the first part of his work the learned author describes the forms and contents of *kašideh*, *tarǧi'āt*, *mosammāt*, *kef'eh*, *robā'i* and *do-bayti*, *maṭnavi* and other kinds of Persian classical verse. In the second part he investigates the development of *kašideh* in historical aspect, namely during the seven periods and they are: the reigns of Samanid, Ghaznavi, Seljuk, Moghul, Timurid and Safavi dynasties. The last period is that of nowadays. In the thirteenth part our author demonstrates the development of *gazal* in the time of Samanid, Ghaznavi, Moghul, Timurid, Safavi (this is the period of the so-called Indian style) and Kajar dynasties.

The essential features of the Zeyno'l-Ābedīn Mo'tamen's work are thoroughness and reliability. Each of his statements is based on rich examples quoted from Persian poets. Due to these qualities the work of Z. A. Mo'tamen provides much profit as well to the student of Persian literature as to the professional scholar. Beside the famous book of Māleko's-Šo'āra' Bahar *Sabk-šenāsi yā tāriḥ-e taṭavvor-e naṭr-e fārsī* [Theory of Style or Development of Persian Prose] that of Zeyno'l-Ābedīn Mo'tamen is in my modest opinion the best achievement in the field of Persian poetics in recent time.

Finally, I would like to underline the editorial feature of our book which is published by Ketāb-forūši-ye Hāfez va ketāb-forūši-ye Moṣṭafavi — Printing-house Šark (East). Careful proofs, a very good Print on a rag-paper and smart binding of linen prove that the printing-art in Persia made much progress in the last years.

We owe Mr Z. A. Mo'tamen our hearty gratitude for his very instructive and interesting book.

F. Machalski

Ludwik Sternbach, LL. D., *The Hitopadeśa and its sources by...* American Oriental Society, New Haven, Connecticut, 1960, pp. XIV + 109, in 4^o.

The paper of the well known American orientalist, our fellow-countryman, Ludwik Sternbach, is a very interesting study on the famous collection of Indian tales the *Hitopadeśa*. As we know, the *Hitopadeśa* has to be viewed as a compilation of several Sanscrit works made by Nārāyaṇa. A careful analysis of the sources used by Indian author is the main subject of the reviewed book.

For the purpose of his paper L. Sternbach used eight editions of the *Hitopadeśa*. As a basic text of his work he selected the F. Johnson edition of the *Hitopadeśa*. The sources used by Nārāyaṇa besides the *Pañcatantra* the author divides into three groups and viz. 1. The *Nitiśāstras*, 2. The *Dharmaśāstras*, and 3. epics, *Purāṇas*, *Kathā*, *Kāvya* and other Sanscrit literary works.

In the light of the full evidence presented, Professor Sternbach concludes that of 71 motifs of tales, 56 can be traced to the *Pañcatantra* while 786 stanzas found in all the editions of the *Hitopadeśa* in question more than 70 per cent, were borrowed from other sources of Sanscrit literature. These sources are: the *Pañcatantra* at the rate of nearly 33 per cent, the *Nitiśāstras* at the rate of nearly 42 per cent, the *Dharmaśāstras* at the rate of nearly 12 per cent and other works at the rate of nearly 30 per cent. Or, about 20 per cent of motifs and about 30 per cent of the poetical part of *Hitopadeśa* — maintains L. Sternbach — seem to be original, though as long as an ur-*Hitopadeśa* has not been discovered, it is impossible to state with any degree of certainty to what extent Nārāyaṇa's work is original.

As to the author of the *Hitopadeśa*, Nārāyaṇa, Professor Sternbach states that notwithstanding some deficiencies of his work, he was „a great compiler and an excellent writer and this is where his actual greatness lies“.

The lion part of the laborious work of American scholar, who is known for his passion for the statistical methods of research in the field of literature, are the tables (I—VI) showing the correlation between the *Hitopadeśa* and its sources.

We must say that owing to the useful work of Professor Ludwik Sternbach we know now about origin and sources of the *Hitopadeśa* and its compiler, Nārāyaṇa, much more than ever.

F. Machalski

Nicola A. Ziadeh, *Whither North Africa*. Institute of Islamic Studies. Muslim University. Aligarh. 1957. pp. 79 + 1 map of North Africa. 8°.

Among the publications of Institute of Islamic Studies in Aligarh (India) we find an interesting report on the situation in North Africa, written by Nicola A. Ziadeh, lecturer at the Department of History, American University of Beirut (Lebanon).

The travel across Tunisia, Algeria and Morocco has given the autor opportunity to make a good insight into the urgent problems of that area. We must say that of recent years a number of books have been published explaining and analysing the political situation in North Africa. Nevertheless the booklet of Nicola A. Ziadeh, a devoted muslim and an ardent defender of the muslim nations' cause, may very help the reader to understand of the discussed problems.

In his *Whither North Africa* the author discusses the political, social, economic and cultural problems in Algeria (Chapter I), Tunisia (Chapter II) and Morocco (Chapter III). After short geographical description of each country he gives us a brief history of the French domination in that area and of the natives' battle for independence, demonstrating the injustice done to the Muslim nations of North Africa. Many figures, unfortunately in some cases not up to date, serve the author to explain the degree of exploitation of the natives by the French authorities on one hand and the rising mouvement for the emancipation of the opressed nations on the other.

The author's attitude is that of enlightened muslim wishing the reconciliation between two great cultures and civilizations — West and East, viz muslim East „A thorough study — he says — of our own history and cultur is essential. Then we can take what we need. It is imperative that we should learn the Western methods of studying history and thought. Intellectual negativism is one of the greates evils“ (op. cit. p. 29).

As a brief survey of the actually conditions in North Africa from the pen of a Muslim scholar is the pamphlet of Nicola A. Ziadeh worth to be read.

F. Machalski

Corrigenda

TOME II (1960):

TABLE DES MATIÈRES: Au lieu de „Stanisław Józef Gąsiorowski“ il faut lire „Stanisław Jan Gąsiorowski“.

PAGE 275: Omission du nom de l'auteur de l'article: A. Kmietowicz.

TOME III (1961):

PAGE 16 note 7 — au lieu de „p. 00“ il faut lire „p. 58—59“.

„ 20 „ 3 „ „ „ „p. 00“ „ „ „ „p. 93—97“.

„ 32 „ 4 „ „ „ „voir *infra*, p. 00“ il faut lire „voir *supra*, p. 23“.

PAGE 57 note 12 — au lieu de „p. 00“ il faut lire „p. 130—131“.